

IV. Divinité du Christ et salut de l'humain

Aux origines du christianisme, dans le monde polythéiste de l'époque, ce n'est pas d'abord la divinité du Christ (un dieu de plus) qui pose problème, mais son humanité véritable. En effet, la première hérésie grave (réception partielle et partielle du mystère chrétien) qui menace le christianisme, c'est précisément le docétisme : le Fils de Dieu, en descendant du ciel, a simplement pris une apparence humaine ; il est Dieu, mais pas humain en plénitude et vérité. Il ne souffre et meurt qu'en apparence sur la croix.

À notre époque, dans certaines cultures occidentales du moins, marquées par la non-évidence (culturelle) de Dieu, la non-référence à Dieu dans l'espace public (social, politique), l'humanité (remarquable) de Jésus de Nazareth est reconnue et louée, mais pas son origine divine. Celle-ci n'est pas perçue et laisse indifférent.

Et pourtant si Jésus n'est pas Dieu, comment peut-il sauver l'être humain de la mort, du mal-malheur, du mal que nous avons commis ? comment peut-il nous réconcilier avec Dieu ? s'il est seulement un humain, peut-il être autre chose qu'un exemple exceptionnel d'humanité, de morale, mais comment pourrait-il sauver de la mort, du néant en définitive, ses semblables humains ?

C'est la conviction de la foi chrétienne depuis les origines, dans les Écritures (on y reviendra) et dans la Tradition ancienne, notamment au concile de Nicée en 325.

1. Concile de Nicée

Je citerai l'article concernant le Seigneur Jésus-Christ (le plus long, le plus détaillé) dans une traduction qui est mienne :

« Et (nous croyons) en un seul Seigneur (*Kyrion*) Jésus Christ, le Fils de Dieu, engendré du Père, unique engendré, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non pas créé, consubstantiel (*homoousion*) au Père, par qui tout a été fait, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre, **qui à cause de nous les humains et à cause de notre salut est descendu et s'est incarné (*sarkôthenta*), s'est fait humain (*enanthrôpèsanta*), a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, viendra juger les vivants et les morts ».**

La profession de foi est ferme quant à la finalité de l'incarnation du seul Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu : à cause de nous les humains, à cause de notre salut. S'il peut nous sauver, c'est parce qu'il est le Fils de Dieu, de la substance du Père, par qui tout a été fait,

et que c'est en tant que tel qu'il se fait humain, qu'il souffre, qu'il ressuscite, qu'il monte aux cieux, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Il est descendu au plus bas, jusqu'à la mort humaine totale, avant de remonter au plus haut des cieux (Ph 2), emmenant ainsi la condition humaine dans sa totalité dans la vie éternelle de Dieu (le Père).

Ce double mouvement de descente et de montée trace le double mouvement de toute christologie complète : christologie d'en haut ou descendante (johannique, paulinienne) et christologie d'en bas ou ascendante (évangiles synoptiques). La christologie de Nicée est sans doute surtout descendante, il le fallait pour contrer les affirmations christologiques réductrices d'Arius (n'est-on pas aujourd'hui en face de réductions analogues ?). L'existence historique de Jésus n'est pas pour autant perdue de vue. En lui attribuant une génération éternelle, ne risquait-on pas cependant de compromettre la reconnaissance de sa véritable humanité ? La tenue du concile de Chalcédoine (« vrai Dieu, vrai homme ») 125 ans plus tard semble confirmer qu'on avait alors perdu l'évidence de cette humanité du Christ.

Les deux christologies sont indispensables (et doivent être articulées selon l'union hypostatique définie à Chalcédoine). Les deux christologies sont scripturaires et doivent donc être honorées. Si la christologie ascendante des évangiles synoptiques correspond sans doute mieux à la pédagogie que doit suivre l'homme occidental moderne (à travers l'homme Jésus et son histoire, découvrir la présence singulière de Dieu), la découverte de cette dernière dans la foi est essentielle pour l'expérience du salut de l'humain, et l'on peut, et l'on doit alors faire droit à toute la christologie descendante du NT. C'est sur celle-ci que nous allons mettre l'accent vu que c'est le point le plus délicat, le moins évident pour l'époque actuelle, dans notre culture occidentale en tout cas.

2. NT

Je voudrais rappeler quelques textes NT dans l'ordre chronologique généralement admis, avant d'en venir aux textes les plus explicites et les plus profonds : la kénose de Ph 2 et le Prologue de Jn.

a) 1 Th 1, 1-5

« Paul, Silvain et Timothée à l'église des Thessaloniciens qui est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ. À vous grâce et paix. (...) nous gardons le souvenir de votre foi active, de

votre amour qui se met en peine, et de votre persévérante espérance en notre Seigneur Jésus Christ, devant Dieu notre Père (...). En effet, l'Évangile que nous annonçons (...) a montré surabondamment sa puissance, par l'action de l'Esprit Saint. » (TOB)

C'est le texte le plus ancien du NT que nous ayons conservé. Il date de l'an 51, 20 ans après la mort-résurrection du Christ, tout au début du christianisme donc. L'Église des Thessaloniciens est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ (celui-ci est dans la sphère divine). On est dans un contexte de foi et d'espérance en notre Seigneur Jésus Christ, devant Dieu notre Père (n'oublions jamais que Seigneur-Kyrios est la traduction grecque de Adonaï, la prononciation hébraïque du tétragramme divin). L'Évangile annoncé est lui-même puissant grâce à l'action de l'Esprit Saint. Nous trouvons déjà ici les fondements d'une conception trinitaire de Dieu. Ce contexte divin, source de grâce gratuite, semble évident pour l'auteur de 1 Th.

b) 1 Co 1, 1-3

« Paul, appelé à être apôtre du Christ Jésus par la volonté de Dieu, et Sosthène le frère, à l'église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés à être saints avec tous ceux qui invoquent en tout lieu le nom de notre Seigneur Jésus Christ, leur Seigneur et le nôtre ; à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ. »

Nous sommes ici sans doute au printemps 56 lorsque Paul écrit aux Corinthiens, quatre ans après son premier séjour d'évangélisation dans cette ville, cinq ans après sa première lettre aux Thessaloniciens également. Ici aussi, on voit comment le Christ est relié à la volonté de Dieu et source de sanctification pour ceux qui invoquent son nom. Cette expression vient de Joël : quiconque invoque *le nom du Seigneur* sera *sauvé*. Le NT transfère ainsi à Jésus, comme nous l'avons déjà vu, ce que l'AT dit de Dieu (Seigneur, Kyrios). Cette expression est devenue dans le NT une désignation du Christ caractéristique des chrétiens. Cette reconnaissance de Jésus comme Seigneur-Kyrios est fondée sur l'expérience instauratrice de la Résurrection de Jésus. C'est à partir de là, et toujours plus profondément, qu'il est découvert et confessé comme Fils de Dieu tout au long des écrits néotestamentaires. Les plus anciens de ceux-ci proclament déjà cette conviction, si typique de la foi chrétienne et de la réalité-efficacité du salut de l'être humain, de tous les êtres humains (sauvés de tout mal en espérance, car en communion avec Dieu par Jésus Christ).

Pour compléter et conforter ceci, il suffirait de lire l'extraordinaire chapitre 15, qui, envers et contre tout, après la déconvenue de l'aréopage d'Athènes, annonce la Résurrection du Christ, fondement de la foi chrétienne, promesse de notre propre résurrection et de celle du cosmos, et ce, dans une culture grecque dualiste, totalement rétive à une telle annonce. C'est la différence, la rupture chrétienne par rapport aux cultures ; c'est la « folie » chrétienne par rapport à la « sagesse » grecque...

Ainsi se révèle aussi le paradoxe de l'être singulier, unique, de Jésus : à la fois semblable (identique) aux humains et différent, immanent et transcendant, être humain et Dieu...

c) Ga 1, 3-4

Dans cette lettre légèrement postérieure, je ne retiens de son introduction que le lien entre Jésus et notre salut ou délivrance :

« (...) à vous grâce et paix de la part de Dieu notre Père et du Seigneur Jésus Christ, *qui s'est livré pour nos péchés, afin de nous arracher à ce monde du mal*, conformément à la volonté de Dieu, qui est notre Père. »

Ce monde présent, mauvais, c'est le monde ancien, toujours présent et soumis au Mauvais, mais déjà vaincu en Christ. Les versets 3-4 ici cités résument l'Évangile au centre duquel est le Christ crucifié (livré). Celui-ci, par l'événement unique de sa résurrection, opère une rupture et un passage : il arrache les humains au monde ancien et à tous ses éléments (Ga 4, 3.9-10) ; il nous introduit dans la nouvelle création (Ga 6, 15), autre belle manière, positive, de dire le salut (le salut en Christ n'est pas seulement arrachement au mal, pardon des péchés, réconciliation avec Dieu, il est aussi renouveau radical, re-crédation).

d) Rm 1, 1-6

« Paul, serviteur de Jésus Christ, appelé à être apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu. Cet évangile, qu'il avait déjà promis par ses prophètes dans les Écritures saintes, concerne son Fils, issu selon la chair de la lignée de David, établi, selon l'Esprit Saint, Fils de Dieu avec puissance par [après] sa Résurrection d'entre les morts, Jésus Christ notre Seigneur. Par lui nous avons reçu la grâce d'être apôtre pour conduire à l'obéissance de la foi, à la gloire de son nom, tous les peuples païens, dont vous êtes, vous aussi que Jésus Christ a appelés. »

Comment ne pas évoquer la fameuse lettre aux Romains de l'an 57-58 ? avec sa fameuse affirmation « établi, selon l'Esprit Saint, Fils de Dieu avec puissance par sa Résurrection d'entre les morts, Jésus Christ notre Seigneur » ? Après Pâques, la condition

humaine de Jésus est marquée par l'entrée en possession de la plénitude des prérogatives divines (*avec puissance*). Paul affirme que, dans sa condition terrestre, Jésus était Fils de Dieu (v. 3 : *son Fils*) ; il affirme sa divinité en Rm 9,5. Mais, à la Résurrection, il est établi Fils de Dieu, à un titre nouveau et messianique, en tant qu'il a pour mission de faire participer les croyants à la filiation divine (Rm 8, 29 ; Ga 4, 5-7) et d'exercer sa fonction de Seigneur des vivants et des morts (Rm 14,9). Toujours est-il que la Résurrection est un *novum* dans la filiation divine de Jésus telle qu'elle est vécue par l'homme Jésus ressuscité, telle qu'elle est perçue et participée par les croyants. Ce n'est pas la Résurrection qui a fait de Jésus le Fils de Dieu, mais, à la Résurrection, Dieu l'a souverainement élevé (Ph 2, 9) et lui a donné la gloire (1 P 1, 21) et la puissance suprême (Ep 1, 20-23). Qu'elle soit ontologique (préexistante, éternelle), ou qu'elle soit établie à un titre nouveau, messianique, la filiation divine de Jésus est indissociable de l'expérience de Pâques, soit qu'elle soit découverte alors de manière rétrospective à la lumière de la Résurrection, soit qu'elle soit expérimentée à partir de celle-ci de manière prospective en vue de la mission de faire participer à cette filiation divine (adoptive), à cette obéissance de la foi tous les peuples païens. Quoi qu'il en soit, la filiation divine du Christ Jésus est essentielle pour le salut des païens.

Juste un peu avant les Rm, on situe la lettre aux Philippiens et son magnifique chapitre 2 sur la kénose.

e) Ph 2, 6-11

« Lui [Jésus Christ] qui est de condition divine [se trouvant en forme de Dieu]
n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de [à égalité avec] Dieu.
Mais il s'est dépouillé [s'est vidé lui-même],
prenant la condition de serviteur,
devenant semblable aux [dans la ressemblance ou similitude d'] hommes,
et par son aspect, il était reconnu [trouvé] comme un homme ;
il s'est abaissé,
devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix.
C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé [surexalté]
et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,
afin qu'au nom de Jésus *tout genou fléchisse*,
dans les cieux, sur la terre et sous la terre,
et que *toute langue confesse* que le Seigneur, c'est Jésus Christ,
à la gloire de Dieu le Père. »

L'être profond de Jésus Christ, c'est l'être même de Dieu en lui. Sa *kénose* ou anéantissement n'implique pas que Jésus cesse d'être égal à Dieu ou d'être l'image de Dieu ; c'est dans son abaissement même qu'il révèle l'être et l'amour même de Dieu (le Dieu de Jésus Christ n'est pas n'importe quel dieu ; sa divinité est paradoxalement singulière). Si l'incarnation est un premier aspect, abyssal, de sa kénose, le second, tout aussi abyssal et paradoxal, est l'abaissement par obéissance à la volonté de son Père, jusqu'à mourir, d'une mort en croix, celle des malfaiteurs : scandale suprême de la croix. C'est dans le double mouvement d'abaissement (incarnation, croix) et d'élévation (résurrection, ascension) au-dessus de l'univers entier que se révèle (en creux et en plein) l'être divin de Jésus par Dieu (le Père), qui lui a conféré le Nom, qui est au-dessus de tout nom : le nom de Seigneur, utilisé par l'AT grec pour exprimer le nom imprononçable de Dieu lui-même (Ex 3, 15), seigneurie de Dieu révélée en Jésus en son extrême humiliation.

Pour clôturer ces citations de lettres pauliniennes, prenons-en une de la maturité de Paul, de la dernière partie de son ministère, lors de sa première captivité romaine (entre 61 et 63) : la lettre aux Éphésiens, qui apparaît comme l'épanouissement de la synthèse théologique esquissée en Colossiens, plus particulièrement certains versets de l'hymne des Éphésiens.

f) Ep 1, 3-14

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ :
 Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle
 dans les cieux en Christ.
 Il nous a choisis en lui avant la fondation du monde
 pour que nous soyons saints et irréprochables
 sous son regard, dans l'amour,
 Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ,
 ainsi l'a voulu sa bienveillance
 à la louange de sa gloire,
 et de la grâce dont il nous a comblés en son Bien-aimé :
 en lui, par son sang, nous sommes délivrés,
 en lui, nos fautes sont pardonnées,
 selon la richesse de sa grâce.
 Dieu nous l'a prodiguée,
 nous ouvrant à toute sagesse et intelligence.
 Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté,
 le dessein bienveillant qu'il a d'abord arrêté en lui-même
 pour mener les temps à leur accomplissement :
 réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ,
 ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre.

En lui aussi, nous avons reçu notre part :
 suivant le projet de celui qui mène tout au gré de sa volonté,
 nous avons été prédestinés
 pour être à la louange de sa gloire
 ceux qui ont d'avance espéré dans le Christ.
 En lui, encore, vous avez entendu la parole de vérité, l'évangile qui vous sauve.
 En lui, encore, vous avez cru, et vous avez été marqués du sceau de l'Esprit promis,
 l'Esprit Saint, a compte de notre héritage jusqu'à la délivrance finale où nous en prendrons
 possession, à la louange de sa gloire. »

Outre l'affirmation de la préexistence divine du Christ (« avant la fondation du monde »), cet hymne nous enseigne que nous sommes bénis et choisis par Dieu dans le Christ de toute éternité pour que nous soyons saints et irréprochables dans l'amour. Comme disait Adolphe Gesché, il y a un Salut avant le salut. Ce Salut, c'est le projet de Dieu sur nous de toute éternité dans le Christ. C'est notre Destinée divine (notre Prédestination) à la sainteté, qui nous est révélée en Jésus Christ : nous sommes Choisis, Voulus, Aimés par Dieu en Christ, dès avant notre existence terrestre, historique, faillible, pécheresse. Le projet de Salut de Dieu (de Bonheur, de Communion avec nous) est bien plus large et profond que la rédemption au sens étroit, le salut, le pardon de nos péchés. En ce sens, le motif de l'Incarnation ne se réduit pas à la rédemption de nos péchés (« si l'homme n'avait pas besoin de rédemption, Dieu ne se serait pas incarné » : Anselme de Cantorbéry, Thomas d'Aquin avec quelques nuances) ; l'homme n'aurait pas péché que Dieu, en son Fils, se serait quand même incarné parce qu'il en « rêvait » de toute éternité : expérimenter de l'intérieur sa création, humaine en particulier, vivre la pleine communion avec elle *ab intra* (Bonaventure, Duns Scot).

Le grand projet (de Salut, d'Amour, de Bienveillance, de Grâce) de Dieu, c'est de faire de nous ses fils et filles adoptifs par Jésus Christ, en-deçà et au-delà de notre existence historique pécheresse. Certes, ce grand projet de Salut comprend et implique *de facto* le salut en un sens plus étroit : « en lui, par son sang, nous sommes délivrés, en lui, nos fautes sont pardonnées, selon la richesse de sa grâce ». Et cela concerne plus largement le cosmos, l'univers entier.

Après ces grandes lettres pauliniennes, abordons encore un des derniers écrits du NT, le Prologue de l'Évangile selon Jean, rédigé, semble-t-il, vers la fin du I^{er} siècle¹.

¹ Si les évangiles synoptiques développent une christologie ascendante, plus adaptée à la recherche de nos contemporains, ils ne manquent cependant pas d'éléments de christologie haute ou descendante, essentiels à l'annonce évangélique. Voir, par exemple, les évangiles dits de l'enfance de Mt 1 (voir aussi Mt

g) Jn 1, 1-18

« Au commencement était le Verbe,
Et le Verbe était tourné vers Dieu,
et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement tourné vers Dieu.

Tout fut par lui,
et rien de ce qui fut , ne fut sans lui.

En lui était la vie
et la vie était la lumière des hommes,
et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.
Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean.

(...) Il n'était pas la lumière (...).

Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme.

Il était dans le monde,
et le monde fut par lui,
et le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu dans son propre bien et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu.

Et le Verbe fut chair

et il a habité parmi nous

et nous avons vu sa gloire,

cette gloire que, Fils unique plein de grâce et de vérité, il tient du Père.

(...) De sa plénitude, en effet, tous, nous avons reçu, et grâce sur grâce.

Si la loi fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.

Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé. »

Cet hymne célèbre le Christ comme Verbe divin. Le commencement dont il est question est le commencement absolu, non le simple début du temps. Le Verbe existe de façon suréminente et éternelle, ce que signale l'imparfait du verbe être. Le Christ est appelé *Logos/Verbum* : en tant que Fils éternel, le Christ est l'expression parfaite du Père (Col 1, 15 ; Ph 2, 6 ; He 1, 3). Par l'incarnation, il deviendra la manifestation suprême de Dieu au sein de l'humanité (1 Jn 1, 2). Distinct du Père, le Verbe est aussi dans une parfaite communion avec lui (orienté vers lui). « Tout fut par lui » : toute l'activité créatrice est le fait du Père et du Fils (1 Co 8, 6), création de toutes choses *ex nihilo*.

Le Verbe est la source de tout ce qui peut amener les hommes à vivre pleinement leur existence, leur *vie*. Conjointement il est la *lumière*, qui indique aux hommes le véritable chemin à suivre (Jn 8, 12). Le Verbe est la *lumière* au sens le plus fort ; cette lumière se trouve désormais dans le Christ, celui qui vient dans le monde.

16, 16) et Lc 1-2 ; voir aussi le premier verset introductif de Mc 1, 1 (« Commencement de l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu »).

« Ceux qui croient en son nom » : croire au *nom* du Fils consiste à reconnaître et à invoquer avec confiance la puissance de la personne du Fils. Le nom manifeste la personne ; la foi est adhésion au Christ que l'on reconnaît comme Fils de Dieu et comme révélateur. « Le pouvoir de devenir enfants de Dieu » implique une capacité qui vient de Dieu.

« Et le Verbe fut chair » : le Verbe a commencé à exister dans la condition humaine, événement qui constitue le moment décisif de l'histoire du salut, dont témoignent les chrétiens.

« Fils unique » : ce titre souligne le caractère absolument singulier de la filiation du Christ, qui lui assure la participation sans réserve à la grâce et à la vérité (Ex 34, 6 : y est caractérisée ainsi l'indéfectible générosité de Dieu).

« Personne n'a jamais vu Dieu » : l'homme est radicalement incapable de parvenir par lui-même à la connaissance directe de Dieu, il peut seulement y aspirer. « Le Fils unique nous l'a dévoilé » : le Fils unique qui partage sans limite la vie du Père pouvait seul mener les humains à la connaissance et à la vie. Jésus sera, par tout ce qu'il est, par ce qu'il fait et par ce qu'il dit, le révélateur et l'expression de Dieu.

La découverte de l'identité profonde de Jésus est progressive. Elle l'a été pour ses premiers disciples, comme le laissent pressentir les évangiles synoptiques notamment. Il leur faudra un long compagnonnage avec Jésus, passer par le scandale de la croix pour parvenir à l'expérience du Ressuscité. C'est à partir de là que leur foi au Fils unique de Dieu ne va cesser de s'affermir et se développer. L'accès à cette foi est d'abord un don de Dieu, mais une pédagogie christologique peut aider à s'ouvrir à ce don de la foi. L'accès à cette foi proprement christologique en Jésus, Fils unique de Dieu, est le couronnement de la vocation et de la conversion chrétiennes. En effet, si Jésus n'est pas à la fois vraiment homme *et vraiment Dieu*, il partage, il assume certes notre humanité, mais comment peut-il la sauver, la délivrer de ses péchés et surtout de la mort ? Comment pourrait-il faire de nous des fils et filles adoptifs de Dieu en Lui-même ? Comment pourrait-il faire de nous des créatures nouvelles, des ressuscités ? C'est ce qu'a bien compris et souligne toute la Tradition ancienne à partir de l'Écriture sainte.

3. Tradition

Pour commencer, je prendrai un exemple ancien et particulièrement significatif : Irénée de Lyon (vers la fin du II^e siècle).

a) Irénée de Lyon

Dans le Livre III de sa grande œuvre *Contre les hérésies*, Irénée, pour contrer tant la christologie des gnostiques que l'adoptianisme des Ébionites, prend pour point de départ le mystère du Christ « médiateur de Dieu et des hommes » (cf. 1 Tm 2, 5), à la fois « homme et Dieu » dans l'œuvre du salut :

« Il a mélangé et uni (...) l'homme à Dieu. Car si ce n'était pas un homme qui avait vaincu l'adversaire de l'homme, l'ennemi n'aurait pas été vaincu en toute justice. D'autre part, si ce n'était pas Dieu qui nous avait octroyé le salut, nous ne l'aurions pas reçu de manière stable (...).

Car il fallait que le 'Médiateur de Dieu et des hommes' (1 Tm 2, 5), par sa parenté avec chacune des deux parties, les ramenât l'une et l'autre à l'amitié et à la concorde, en sorte que tout à la fois Dieu accueillît l'homme et que l'homme s'offrît à Dieu » (AH 18, 7).

L'accent est mis ici sur le caractère sotériologique de la médiation du Christ, à la fois homme et Dieu, dans un contexte de passage de la désobéissance du premier Adam à l'obéissance du Nouvel Adam (Rm 5, 12-21), et de la mort à l'incorruptibilité. Le Christ est l'unique Médiateur parce qu'il peut poser un acte d'obéissance qui est à la fois humain et divinement filial. Lui seul pouvait restaurer l'homme dans sa véritable condition qui est d'être libre, mais d'une liberté « à la ressemblance de Dieu », un homme libre de la liberté du Fils.

Ainsi Irénée pourra-t-il, à la suite de Paul (Ep 1, 10 ; Rm 13, 9), considérer que tout est « récapitulé » dans le Christ, Nouvel Adam. Cette récapitulation désigne l'acte par lequel le Fils de Dieu devenu homme redresse la volonté de l'homme tombé dans la désobéissance (Rm 5, 12-21). Le Christ n'aurait pu accomplir cet acte sauveur s'il n'avait pas pris la condition humaine dans sa totalité, assumant (récapitulant) ainsi toute l'humanité. Déjà réalisé dans le Christ Tête en raison de sa résurrection, le dessein de salut est encore à venir dans les autres humains progressivement attirés à la Tête et intégrés à son corps, qui est l'Église, la récapitulation ne s'accomplissant qu'à la fin des temps.

Prenons un autre exemple, remontant au IV^e siècle, à l'époque du concile de Nicée et de sa réception.

b) IV^e siècle

Reprécisons qu'il convient de distinguer la christologie proprement dite et la sotériologie. La première concerne l'identité du Christ et la structure ontologique de son être singulier, le rapport en lui de la divinité et de l'humanité ; la seconde étudie la manière dont le Christ nous sauve, c'est-à-dire à la fois libère les humains du péché et leur donne la communion filiale à la vie divine. Mais en fait les deux aspects sont intimement liés. La motivation même des débats christologiques était sotériologique : qui doit être le Christ pour qu'il puisse exercer la médiation unique entre Dieu et les humains qui lui est reconnue dans l'Écriture ? Quels sont, à cette époque, les grands arguments sotériologiques ? Il s'agit de la médiation du Christ, déjà rencontrée chez Irénée, et de la divinisation de l'homme, qu'on y trouvait aussi déjà de manière explicite.

Depuis les premiers temps de la foi chrétienne la certitude du salut reçu de Dieu en Jésus-Christ est la donnée fondamentale et première², celle autour de laquelle s'articule tout le mystère de Dieu et de l'homme, de l'homme créé à l'image de Dieu et en vue de voir Dieu, de Dieu qui se donne un partenaire « pour avoir quelqu'un en qui déposer ses bienfaits » (Irénée, AH IV, 14, 1). Dès la création la visée du salut est première : c'est autour d'elle que prend corps toute la révélation accomplie en Jésus-Christ.

C'est en effet le syllogisme suivant qui est sous-jacent à 1 Co 15, 12-20 : Nous sommes sauvés par le Christ. Or notre salut nous vient de sa résurrection, donc il est ressuscité et il y a une résurrection des morts.

Ce même ressort sotériologique des affirmations de la foi fonctionne dans la structuration des Symboles les plus anciens (article final sur la rémission des péchés, la résurrection de la chair ou la vie éternelle ; voir la place centrale du « pour nous les hommes et pour notre salut » du Symbole de Nicée-Constantinople) : si le Christ n'est pas vraiment Dieu, éternel et égal au Père, alors il n'a pas pu nous communiquer la vie même de Dieu ; si l'Esprit n'est qu'un don créé du Père et du Fils, alors nous n'avons pas reçu la véritable adoption filiale, nous ne sommes pas divinisés. Pour que nous soyons

² Ainsi, dans son *Traité sur l'Esprit Saint*, est-ce (à partir) de son expérience du salut reçu au baptême, dans l'Esprit Saint, que Basile de Césarée infère la divinité de l'Esprit Saint. Aujourd'hui, le salut en Christ n'est plus une donnée première, « évidente », « acquise ». Il doit donc à nouveau faire l'objet d'une expérience dans la foi (être réexpérimenté) pour devenir significatif et par le fait même nourrir la foi (au Christ, Fils unique de Dieu).

sauvés en vérité, il faut que la Trinité qui s'est manifestée à nous dans l'histoire du salut et la Trinité éternelle ne soient qu'une seule et même Trinité (cf. K. Rahner). Il faut que Dieu se soit manifesté à nous tel qu'il est. Sinon, tout n'est que faux semblant (docétisme), et notre salut est vain. Or, c'est l'inverse, et c'est cela l'inouï du christianisme.

L'argumentation sotériologique sera encore au premier plan des débats christologiques du V^e siècle notamment (concernant l'identité humano-divine du Christ). Le « pour nous les hommes et pour notre salut » se développe dans l'affirmation de « l'échange salutaire » accompli entre Dieu et l'être humain à travers l'incarnation du Fils. **Pour nous Dieu se fait humain, afin qu'en lui nous devenions Dieu.** Il y a donc une corrélation entre l'humanisation de Dieu et la divinisation de l'être humain. Si la première n'est pas authentique, la seconde n'a aucune réalité. Tel est le principe repris par les Pères, grecs notamment, de toutes les époques.

Irénée (II^e siècle). « (...) le Verbe s'est fait homme et Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et en recevant ainsi la filiation adoptive, devienne fils de Dieu » (AH III, 19, 1). « Le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, (...) à cause de son surabondant amour, s'est fait cela même que nous sommes afin de faire de nous cela même qu'il est » (AH V, Préf.).

Clément d'Alexandrie (III^e siècle). « Le Verbe de Dieu [est] devenu homme, afin que tu apprennes encore par un homme comment un homme peut devenir Dieu » (*Le Protreptique* I, 8).

Athanase (IV^e siècle). « [Le Verbe] s'est lui-même fait homme, pour que nous soyons faits Dieu » (*Sur l'incarnation du Verbe*, 54, 3).

Grégoire de Nysse (IV^e siècle). « Le Verbe s'étant mélangé à l'homme prit en lui toute notre nature, afin que par ce mélange avec la divinité, toute l'humanité fût divinisée en lui » (*Contre Apollinaire*, XV).

Augustin (début du V^e siècle). « Devenu participant de notre mortalité, il nous a rendus participants de sa divinité » (*La Trinité*, IV, 2, 4).

Cet échange salutaire suppose une double solidarité du Christ, d'une part avec Dieu (Nicée, Constantinople, Éphèse) et d'autre part avec l'homme (Chalcédoine). « L'homme n'aurait pas été sauvé tout entier, si [le Sauveur] n'avait pas revêtu l'homme tout entier » (Origène, *Entretien avec Héraclide*, 7). « Ce qui n'a pas été assumé n'a pas été guéri ; mais c'est ce qui a été uni à Dieu qui est sauvé » (Grégoire de Nazianze, *Lettre* 101, 32). Encore faut-il que ces deux solidarités fassent une unité véritable (unité humano-divine de la singulière personne du Christ). De cette unité (personnelle, hypostatique, comme on dira) dépend (l'efficacité de) la médiation unique du Christ. Toute la communication de Dieu à

l'homme passe par cette communion de l'homme et de Dieu vécue dans sa propre personne (cf. Cyrille d'Alexandrie).

Ces arguments sotériologiques s'organisent autour de l'idée de la divinisation de l'homme. Le salut de l'homme consiste dans le don qu'il reçoit de la participation à la vie même de Dieu. Dans cette perspective, la considération du péché devient second(air)e. En revanche, l'incarnation est au premier plan de la préoccupation, puisque la réalité de la divinisation dépend de l'authenticité de cette incarnation (le Verbe, le Fils de Dieu lui-même devient vraiment homme). On a pu parler de « théorie *physique* » au sens de salut de notre *nature* humaine par l'assomption qu'en a faite le Fils de Dieu s'incarnant : la nature divine du Verbe incarné opère ainsi la divinisation de notre nature humaine.

c) Premier millénaire

Le point de vue, typiquement grec, de la divinisation de l'homme réalisée grâce à la double consubstantialité et solidarité de l'unique Christ avec son Père et avec l'humanité, a gouverné toute l'élaboration du dogme christologique. Néanmoins, d'autres aspects de la sotériologie ancienne, en particulier le thème de la rédemption ou du rachat, se trouvent chez Athanase d'Alexandrie et les Cappadociens, par exemple.

Le premier millénaire a certainement privilégié, à propos de la médiation du Christ, le registre de la médiation descendante, c'est-à-dire celle qui va de Dieu vers l'homme par l'acte rédempteur de Jésus (« acte divin ininterrompu », G. Aulen), alors que le second millénaire privilégiera au contraire la médiation ascendante, celle qui va de l'homme vers Dieu dans et par le sacrifice de Jésus (« ordre juridique ininterrompu », « action divine interrompue »).

Le thème de la divinisation est à l'évidence un thème qui s'inscrit dans le cadre de la médiation descendante. Il est associé à celui de l'illumination³ et complété par celui de

³ Don de la connaissance de Dieu, révélation, vision-vie, Jésus-lumière du monde, vérité, salut comme connaissance...

la rédemption⁴. Dans le registre de la médiation ascendante, il faut cependant retenir le thème essentiel du sacrifice⁵, très présent à l'Église ancienne.

Évoquons à présent très brièvement le deuxième millénaire et sa perspective dominante de médiation ascendante.

d) Deuxième millénaire

Au cours du deuxième millénaire christologie et sotériologie suivront, après Anselme de Cantorbéry, des parcours de plus en plus séparés. La christologie ne connaîtra plus de développements proprement dogmatiques. En Occident, la préoccupation de l'interprétation du salut chrétien tiendra la place première et donnera lieu à une doctrine de la rédemption, relativement nouvelle quant à son centre de gravité, désormais placé dans la compréhension de la médiation ascendante⁶.

Partie de la doctrine de la satisfaction viciaire, la théologie contemporaine a beaucoup évolué, redécouvrant, à travers Aulen et le renouveau de la recherche biblique, la priorité de la médiation descendante. Aujourd'hui, un nouvel équilibre est trouvé entre les deux mouvements de la médiation du Christ. De l'idée de substitution on est passé à celle de solidarité, qui recouvre ce que la visée du terme ancien pouvait avoir de juste. La solidarité du Christ avec les humains est une solidarité voulue et assumée librement, comme celle du Bon Samaritain se faisant le prochain de l'être humain tombé aux mains des brigands. Toute l'histoire de la christologie a montré que la compréhension de l'identité du Christ était commandée par la nécessité de sa double solidarité, divine et humaine. L'idée de solidarité permet de comprendre « l'inclusion des hommes dans le

⁴ Centré sur le mystère pascal de la mort et de la résurrection de Jésus, le thème de la rédemption rééquilibre en un sens le thème de la divinisation ; il affirme le rachat et la libération des humains et donc la victoire du Christ. « Il fallait donc que celui qui devait tuer le péché et racheter l'homme digne de mort se fît cela même qu'était celui-ci, c'est-à-dire cet homme réduit en esclavage par le péché et retenu sous le pouvoir de la mort, afin que le péché fût tué par un homme et que l'homme sortît ainsi de la mort » (Irénée, AH III, 18, 7). La grandeur de la doctrine de la rédemption est de souligner que le combat sanglant du Christ avec les puissances du mal se conclut par une victoire glorieuse.

⁵ Le NT a largement rendu compte du mystère de la croix du Christ à l'aide d'un langage sacrificiel. La première conviction des Pères est que Dieu n'a besoin de rien : le vrai sacrifice pour Dieu, c'est un cœur qui glorifie son créateur. La seconde conviction est que le sacrifice est demandé par Dieu parce qu'il est un bien pour l'être humain, qu'il est donc plus un don de Dieu à l'homme que l'inverse. La troisième conviction, c'est que le propre du culte chrétien, c'est le sacrifice spirituel (personnel, existentiel) qui s'exprime dans la reconnaissance de Dieu et l'amour du prochain.

⁶ Satisfaction ; de la substitution à la satisfaction « viciaire » (le « à notre place » doit être commandé par un « en notre faveur » et « à cause de nous » !).

Christ » (C. Duquoc) et la valeur « initiatique » de ce qu'il a accompli dans son mystère pascal.

Conclusion

Dans le monde occidental plus particulièrement, ne discerne-t-on pas aujourd'hui certaines tendances « ariennes » ou « néo-ariennes » ? Jésus est un homme, vraiment homme comme nous, peut-être excepté le péché, un homme exceptionnel donc, pleinement livré aux autres humains (« pro-existant »), mais pas également le Fils unique de Dieu, pas Dieu lui-même devenu l'homme de Nazareth, ayant assumé notre « nature » humaine, tout en restant le Fils de Dieu...

On a du mal aujourd'hui à reconnaître en Jésus le visage humain de Dieu. Certes, le meilleur chemin, la meilleure pédagogie pour le reconnaître aujourd'hui est de suivre le chemin des évangiles synoptiques (christologie ascendante) : découvrir toutes les facettes de son humanité et avec les disciples reconnaître progressivement tout ce qui est transcendant en lui (ses actes de puissance, son autorité, sa relation intime avec Abba... sa résurrection)⁷.

Dès le NT, la réalité du salut des humains dans le Christ est strictement reliée à sa divinité : c'est Dieu qui agit en lui. La parfaite divinité de Jésus, même si celui-ci la révèle très humblement et même de manière voilée (« le Fils de l'homme »), est essentielle au salut qu'il apporte et réalise : celui-ci dépend radicalement de celle-là. La christologie ascendante appelle une christologie descendante, et inversement. Les deux sont indissociables pour approcher et respecter (honorer) le mystère du Christ dans toute sa profondeur, dans toute son amplitude. Peut-être faut-il aujourd'hui être particulièrement attentif à la divinité du Christ, car c'est cette identité (« nature ») divine qui est plus difficilement reconnue et confessée. C'est pourtant cette « nature » divine unie à la « nature » humaine du Christ dans l'incarnation, la vie, la mort et la résurrection de Jésus, qui fait l'originalité abyssale, l'inouï du christianisme (vraiment homme et vraiment Dieu

⁷ La christologie contemporaine essaie ainsi de répondre aux principales difficultés auxquelles elle est confrontée : tenir compte des développements des recherches sur le « Jésus historique » et honorer le cahier des charges de la christologie proprement dite, qui doit rendre compte de la foi professée par la communauté postpascalle ; comment rendre compte aujourd'hui de la foi en Jésus « Fils de Dieu » (christologie descendante) ? ; la portée universelle d'une vie et d'une œuvre qui ont été nécessairement limitées dans l'espace et le temps, à une époque où nous sommes particulièrement sensibles à la pluralité des traditions religieuses.

dans l'unité d'une personne ou hypostase) et la vérité radicale et définitive du salut réalisé par Jésus de Nazareth le Christ mort et ressuscité : pardon des péchés, réconciliation avec Dieu, vie divine et éternelle, filiation divine adoptive, participation à la nature divine (2 P 1, 4)⁸.

C'est dans la foi, qui est d'abord et avant tout, un don, une grâce de Dieu, que la divinité du Christ peut être reconnue et confessée, accueillie de manière toujours plus approfondie. Une réflexion rationnelle peut conforter l'acte de foi en montrant qu'il est sensé (il n'est pas irrationnel : il y a des raisons de croire que Dieu existe, et même que Jésus peut être [le Fils unique de] Dieu fait homme, mais il n'y a jamais d'évidence rationnelle ou de raison apodictique en faveur de l'existence ou de l'inexistence de Dieu). Ces raisons de croire peuvent contribuer à rendre l'acte de foi possible, mais celui-ci est toujours d'abord et essentiellement un don de Dieu, un surcroît, un au-delà de la raison, et corrélativement une décision de la liberté humaine en réponse à cette grâce gratuite. Tout en cherchant (dans la vie, les Écritures...), tout en réfléchissant (rationnellement), la meilleure attitude est sans doute la disponibilité, la réceptivité en vue de l'accueil... de la grâce de la foi, toujours déjà offerte.

⁸ La vocation de l'humain à être « divinisé » ou « déifié » (comme salut ultime) ne revient pas à renoncer aux tâches de l'« humanisation » ; l'être humain est appelé en réalité à devenir « plus humain », et c'est par ce chemin qu'il doit être « cela même » qu'est Jésus Christ – c'est-à-dire inséparablement humain et divin (pour nous par adoption, pour Jésus ontologiquement, car c'est dans et à travers l'humanité de Jésus que se manifeste son union radicale avec Dieu). L'expérience humaine est, dès à présent, le lieu même où se joue la relation avec Dieu.